

BHL

Le Monde

26 Mars 1987

● LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH, de l'Académie française

La Défaite de la pensée, d'Alain Finkielkraut Eloge des intellectuels, de Bernard-Henri Lévy Contre la culture zombie

PÉRIODIQUEMENT, les intellectuels français éprouvent le besoin de redéfinir leur territoire, leur statut, leur rôle. Après le silence qu'un ministre leur a si gauchement reproché, et qui venait pour une part du bruit fait par un de ses collègues autour de la pacotille culturelle — les contradictions gouvernementales n'étant pas l'apanage de la droite, — plusieurs tenants d'une vraie culture s'alarment, ce printemps, devant la confusion galopante des esprits : comment reconnaître, et sauver, les vraies productions de la pensée, dès lors que la jeunesse, ce nouvel absolu, est encouragée à trouver du « génie » à un *jean* et de l'« art » dans la façon de le porter ?

Alain Finkielkraut prêche d'exemple en échappant à la frime ambiante et en élevant le débat à son plus haut niveau. Quiconque s'intéresse au mouvement des idées, à la philosophie qui les fonde et à leur place dans la cité, ne pourra plus ignorer la réflexion neuve, puissante, argumentée, ramassée et limpide que constitue la *Défaite de la pensée*.

On a toujours contesté la supériorité que l'Occident accorde à la « vie avec la pensée » sur la simple existence quotidienne. La nouveauté, c'est que les adversaires de la première érigent la seconde en fait de culture à part entière. Tremper sa tartine dans son café passe désormais pour aussi culturel que de lire Kant. Les gens auraient tort de ne pas profiter de cette prime inespérée à la paresse.

Pareille démagogie ne va pas sans retournement discret, mais radical, des valeurs. De l'universalisme prôné par Benda (*la Trahison des clercs*, 1926) dans la tradition des Lumières, nous voici revenus, par la sanctification des pratiques quotidiennes, au régionalisme de terroir, hérité du romantisme allemand et de son *Volksggeist*. Des idéaux de raison, d'humanisme cosmopolite et de poésie sans frontière, tels que le dix-huitième siècle,

jusqu'à Goethe, espérait les opposer à tous, on retombe dans l'exaltation morcelée des âmes populaires, chacun pour soi. Déjà, le positivisme et le relativisme anthropologique de Spengler s'adossaient à la philosophie contre-révolutionnaire de Joseph de Maistre, pour qui ne valent que les vérités nationales, ces « préjugés utiles ».

Au début du siècle, l'idée de revanche sur l'Allemagne s'est nourrie de la pensée allemande de l'enracinement et a renforcé la conception ethnique de la société par rapport à la conception élective. L'affaire Dreyfus a donné aux deux visions du monde l'occasion d'un affrontement exemplaire.

LE débat a resurgi après la dernière guerre. Un texte comme la Constitution de l'Unesco, en 1945, renouait avec l'idéal des Lumières. En 1951, dans *Race et histoire*, Claude Lévi-Strauss a fait scandale en observant que ce texte péchait par ethnocentrisme occidental. L'idée d'une civilisation de pointe donnée en modèle aux moins avancés n'était autre que celle dont s'étaient prévalus les impérialismes colonisateurs du dix-neuvième siècle.

La philosophie de la décolonisation remet à égalité toutes les variétés locales d'humanité, et la sociologie moderne dénie au plus fort le droit d'imposer ses vues comme universelles. Le progrès n'est pas niable, mais il se paie d'une régression, fût-elle altruiste, vers les génies locaux du romantisme allemand. Après avoir aidé les peuples à s'émanciper, dans le tiers-monde, le concept d'identité culturelle y compromet la liberté, sitôt les colons partis, et favorise les partis uniques. En croyant vomir l'Europe, le tiers-mondisme revanchard d'un Fanon se rattache au pire nationalisme européen, qui prive les anciennes possessions de notre expérience démocratique et d'un cosmopolitisme bien compris.

(Lire la suite page 18.)

TSU/10

